

De la mosaïque confessionnelle à la disparition des minorités religieuses au Moyen-Orient et au Maghreb (XIX^e-XXI^e siècles)¹

Bernard HEYBERGER

Lucette VALENSI

Le caloyer : Puis-je vous demander, monsieur, de quelle religion vous êtes en Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, et qui servent toutes à faire fleurir cette grande ville? Etes-vous mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Ali? Servez-vous les dogmes des anciens parsis, ou de ces sabéens si antérieurs aux parsis, ou des brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée? Seriez-vous juif? Etes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?
L'honnête homme : J'adore Dieu. Je tâche d'être juste, et je cherche à m'instruire.

Voltaire, *Catéchisme de l'honnête homme ou dialogue entre un caloyer et un homme de bien*, dans *Œuvres de Voltaire*, t. 41, Paris, Lefèvre, 1831, p. 97-98.

La diversité religieuse à Alep et au Proche-Orient – et à un moindre degré, en Afrique du Nord – que Voltaire vantait en 1763, était une constante de l'histoire de ces régions. Après plus de dix ans de guerre civile en Syrie et en Irak, et l'épisode de l'autoproclamé « État islamique en Irak et au Levant », qui a jeté sur les routes de l'exode entre autres les chrétiens et les yézidis, elle paraît aujourd'hui définitivement condamnée. L'Irak comptait 1 500 000 chrétiens en 2003, moins de 150 000 à l'été 2019. La Syrie, 1 500 000 chrétiens en 2011, moins de 500 000 en 2019. C'est l'Égypte, avec ses 10 millions de coptes, qui reste le pays de la région avec le plus grand nombre de chrétiens (10 % de la population) tandis que le

1. Ce dossier réunit les communications présentées au colloque qui s'est tenu à Paris, au Musée d'art et d'histoire du judaïsme en juin 2021 et intitulé « Les juifs et les autres minorités dans l'Islam méditerranéen, XIX^e-XXI^e siècles ». Reporté de semestre en semestre en raison de la pandémie du covid 19, le colloque a dû réduire le nombre des communications en présentiel et surtout les débats avec le public, nécessairement absent. Les organisateurs remercient le MahJ, le Tranregional Institute..., l'Inalco et l'EHESS pour leur contribution à la préparation et à la tenue de cette rencontre.

Liban en compte la plus forte proportion (30 à 40 %, soit 2 millions)². Les communautés juives présentes depuis des siècles de la Perse au Maroc, et des Balkans à la Péninsule arabe, ont disparu ou n'existent plus qu'à l'état résiduel, depuis les années 1960.

Minoritaires dans des sociétés majoritairement musulmanes, et majoritairement sunnites si on s'en tient à l'Islam méditerranéen, les uns et les autres ont fait l'objet d'abondantes études historiques. Mais d'une abondance inégale, les juifs ayant donné lieu à une production considérable, alors qu'ils formaient la plus petite minorité, comparée aux communautés voisines, grecque, copte, arménienne, syriaque ou autres. On a pu dire que l'histoire était, pour les juifs, la religion des incroyants ; pour ce qui concerne les chrétiens d'Orient, elle est plutôt celle des exilés. Car c'est après leur émigration plus ou moins douloureuse, dans leur condition diasporique plus ou moins récente, qu'ils écrivent l'histoire de leur groupe religieux³.

Or cette histoire tend à être monographique et auto-centrée, chaque groupe confessionnel ne s'attachant qu'à son propre sort. Elle tend à mettre l'accent sur ses relations avec la population majoritaire – les musulmans – et parmi eux, les tenants de l'autorité politique et du savoir religieux, plutôt qu'avec les autres composantes de la société. Elle tend aussi à embrasser le groupe religieux comme un bloc homogène, unanime, maintenant de siècle en siècle une identité distincte. C'est enfin, bien souvent, une histoire victimaire, comme s'il était impossible de se faire entendre de l'extérieur sans adopter le registre de la plainte, qui alimente une nostalgie occidentale pour un monde perdu. L'histoire larmoyante, depuis longtemps dénoncée pour ce qui concerne l'étude des juifs, a pour objet d'accroître le sens de la solidarité au sein du groupe des victimes, à renforcer le sentiment d'appartenance collective, face à un « autre » qui serait par nature hostile⁴. Mais elle n'aide pas à comprendre la complexité des situations, leur évolution dans le temps, et, dans le fond, elle est condescendante pour les victimes, censées subir passivement leur destin.

D'où la nécessité de reformuler un programme historiographique qui, sans ignorer les mesures et les pratiques oppressives et discriminatoires, rende compte de la diversité des populations de la région. Le Liban, sorte de conservatoire de la diversité confessionnelle du Proche-Orient, ne compte aujourd'hui pas moins de 18 communautés confessionnelles institutionnellement reconnues, dont 12 chrétiennes. Mais la diversité des populations ne se réduit pas au critère de leur ap-

2. Selon *Le Monde* du 20 janvier 2020. *Le Monde* du 6 janvier 2021 donne des chiffres sensiblement différents. Voir aussi les chiffres produits par l'ONG française L'œuvre d'Orient : <https://oeuvre-orient.fr/pays/> et par le service officiel du gouvernement américain International Religious Freedom Report 2020 <https://www.state.gov/reports/2020-report-on-international-religious-freedom>. Ces chiffres sont incertains, reposant essentiellement sur l'autodéclaration des différents responsables de communautés.

3. Pour un bilan critique de l'historiographie des chrétiens d'Orient, Bernard Heyberger, « Le christianisme oriental à l'époque ottomane : du postcolonial au global (1960-2020) », *Annales HSS*, n° 76, 2021, p. 1-37.

4. Voir à ce sujet les réflexions de Philippe Sands sur les conséquences néfastes de l'usage de la notion de « génocide » : Philippe Joseph Sands, *Retour à Lemberg*, Paris, Albin Michel, 2017.

partenance religieuse : la différence linguistique, et la différence ethnique revendiquée, peuvent se surimposer à la distinction confessionnelle.

Ce programme historiographique, qui a déjà produit de remarquables travaux dans la recherche académique, n'a pas encore atteint un public plus large. Il consiste, comme dans d'autres situations, à restituer toute l'agentivité des membres de communautés dominées, qui peuvent trouver des ressources en leur faveur, y compris dans des situations qui les discriminent, dans l'interaction avec les dominants et dans le jeu tactique avec les contradictions et les conflits propres à toute société. Il consiste aussi à rendre compte des tensions, des clivages, de la compétition, qui divisent, de l'intérieur, les différents groupes sectaires désignés sous un nom commun. Enfin, ces groupes ne se définissent pas seulement par rapport à l'islam dominant, mais aussi par rapport aux autres groupes concurrents, et de plus en plus, à partir du XIX^e siècle, par rapport à l'Occident et à la modernité.

Ces communautés ont existé depuis des siècles : quelles relations ont-elles entretenues les unes avec les autres ? Séparation, indifférence et ignorance, ou collaboration et échanges, ou encore compétition et conflits ? Peut-on enfin comparer les unes et les autres, et leur position par rapport à la population musulmane majoritaire : ont-elles connu des évolutions parallèles ou divergentes ? Les changements profonds qui ont marqué les XIX^e et XX^e siècles ont-ils ébranlé les anciennes hiérarchies et modifié les rapports de force ?

Le dossier présenté ici ne répond pas, loin s'en faut, à l'ensemble de ce programme. Les contributions traduisent du moins un effort pour préférer les variations à la continuité, les interactions à l'entre-soi, le jeu des acteurs aux prescriptions des autorités ecclésiastiques et politiques.